

refroidit le ton des grandes murailles, change les effets qui avaient été combinés et altère sensiblement les conditions essentielles du style ogival.

D'un autre côté notre cathédrale n'a pas conservé ce ton de vétusté, cette teinte sombre et vénérable que le temps lui avait donnée; un fard grossier recouvre les rides qui faisaient sa gloire. Vers 1772, le milanais Borani fut chargé de la badigeonner, de sorte qu'aujourd'hui, murs, piliers, colonnes, chapiteaux, voûtes, tout est couvert d'une épaisse couche de badigeon, couleur jaune de Sienne; rien n'a échappé à ce travestissement dont la vulgaire monotonie déplaît et fatigue.

Mais fermons les yeux sur ces défauts, qui du reste, disparaissent en partie devant le spectacle majestueux de l'ensemble et transcrivons ici les belles paroles que nous avons entendues sous ces voûtes mêmes en l'année 1860.

» Quand je considère, disait l'éminent évêque de Poitiers,
 » cet immense monument, quand, après six siècles révolus
 » depuis le jour de son inauguration solennelle, je retrouve
 » cette maison du Seigneur et de la Vierge Marie, non seu-
 » lement subsistant dans son intégrité parfaite, mais ornée
 » encore de toute la fraîcheur de sa jeunesse et vêtue de la
 » brillante parure de ses noces, comparant cette longévité
 » du temple sacré avec la caducité de toutes les choses
 » humaines, de toutes les gloires, de toutes les majestés, de
 » toutes les institutions terrestres qui ont passé devant lui,
 » le voyant qui s'apprête à recommencer de nouveaux
 » siècles dans un état si prospère, constatant que pas une
 » de ces pierres intérieures ne s'est altérée, que pas une de
 » ses colonnes n'a cédé depuis le jour où l'évêque Pierre
 » de Maincy les détrempe de l'huile sainte: contemplant au-
 » dessus de ma tête cette voûte majestueuse à laquelle le
 » poète de Philippe-Auguste a prédit qu'elle n'avait rien à
 » craindre de la flamme jusqu'au dernier jugement et qui a
 » résisté en effet de nos jours au plus effroyable incendie
 » sans être altérée, j'ai besoin d'épancher mon admiration
 » et ma reconnaissance et je m'écrie: *au Roi invisible et*
 » *immortel des siècles, à Dieu seul honneur et gloire dans les*
 » *siècles des siècles.* »

CHAPITRE TROISIÈME

Le Pavé et le Labyrinthe.

Le pavé des églises du style latin et byzantin consiste en mosaïques de marbres arrangées avec plus ou moins d'art; tel fut, croyons-nous, le pavé de la seconde cathédrale élevée par l'évêque Castor, ainsi que nous l'avons vu page 27 du premier volume. Ces mosaïques étaient parfois d'une richesse extraordinaire. Lorsque saint Bertin arriva en Flandre, l'an 638, il y bâtit une belle église en pierres et briques et le pavé fut une mosaïque formée de marbres de couleur et de lames d'or pur (1). La foi était alors vive et généreuse.

Le pavé des églises romanes et ogivales fut très varié de forme et de matière: il y avait 1° Le pavé mosaïque de marbre et de cuivre comme dans le chœur de la cathédrale de saint Fulbert (2). 2° Le pavé en terre cuite, soit unicolore, soit incrusté de couleurs différentes, comme le carrelage du chœur de Saint-Pierre-sur-Dive. 3° Le pavé en dalles de pierre gravées, entaillées et incrustées de plomb ou d'un mastic noir, comme à Saint-Remy de Reims. 4° Le pavé à grandes dalles tumulaires avec portraits et inscriptions comme à la cathédrale de Châlons-sur-Marne. 5° Le pavé à grandes dalles gravées en relief et historiées comme à la cathédrale de Saint-Omer. 6° Le pavé en marbre formant des figures et des scènes comme à la cathédrale de Sienne (3). Le

(1) *Collection des Cartulaires* par Guérard, tome III, page 17, Cf. *Essai sur la peinture en mosaïque*, par Lévail, 1768, page 75. — *Annales archéologiques*, tome XVII, page 119 et suivantes.

(2) *Cartulaire de Notre-Dame de Chartres*, tome III, page 13. Le pavé fut exécuté aux frais du sacriste Pierre.

(3) La cathédrale de Sienne possède le plus splendide pavé du monde. Il a été exécuté du XIV^e au XVI^e siècle par les artistes les plus célèbres.

pavé de la basilique chartraine n'est point artistique ; il est au contraire vulgaire, mal appareillé, composé de dalles de toutes dimensions, en pierres rugueuses de Berchères : aussi avons-nous entendu dire en parlant du sol de la cathédrale : *ce sont les pieds du paon*. Pourquoi l'architecte beauceron s'est-il contenté d'un dallage si simple et si primitif ? Nous l'ignorons ; toujours est-il que ce pavage a du moins le mérite de son antiquité ; près de vingt générations chartraines et des milliers de pèlerins l'ont foulé de leurs pieds et s'y sont agenouillés. Les riches et généreux chanoines du siècle dernier qui firent tant de dépenses pour moderniser leur cathédrale avaient conçu et arrêté le projet d'enlever ce rude dallage du XIII^e siècle et de le remplacer par une marqueterie de marbres variés. Les événements de la grande Révolution les empêchèrent d'exécuter leur dessein.

Pour cacher la simplicité du pavé aux jours solennels, on y jetait des fleurs et des herbes odoriférantes. Aux époques des grands pèlerinages, la paille remplaçait les fleurs et les plantes choisies (1). « Plus d'un lecteur, dirons-nous avec le » chanoine Bourassé, sera tenté de sourire en pensant à la » *simplicité* de nos aïeux qui se contentaient d'étendre de la » paille jusque dans les édifices les plus somptueux et les » sanctuaires les plus fréquentés ; qu'il n'oublie pas que » c'était alors un luxe qui se voyait dans le palais des rois ; » ce genre de tapis agreste fut en usage jusqu'au XIV^e siècle. » La paille du palais royal, chaque fois qu'elle était renouvelée, était donnée aux hôpitaux et aux écoles (2). »

Le sol de notre basilique ne forme pas comme ailleurs une nécropole chrétienne, un vaste ossuaire où sont ensevelies les nombreuses générations des évêques, des chanoines et des bienfaiteurs de l'église ; elle ne contient aucune sépulture.

L'histoire constate une seule exception.

Voici ce que raconte notre savant historien Souchet. Il nous apprend d'abord qu'environ 250 combattants catho-

(1) Cf. *Bulletin monumental*, tome XXXVIII, pages 279 et 280.

(2) *Les plus belles églises du monde*, Tours 1867, page 263.

liques furent tués lors du siège de la ville au mois de mars 1568 ; puis il ajoute : « Entre les plus remarquables desquels » fut le jeune Bourdeilles d'Ardelay, qui décéda le lendemain de la levée du siège et fut inhumé par exprès commandement de Sa Majesté en la Cathédrale, qui est le plus grand honneur qui soit arrivé à aucun de sa condition, n'y aiant, depuis que l'église est bastie, aucun qui y aie reçu sa sépulture. Les chanoines firent ce qu'ils purent pour l'empêcher, alléguant que l'église était creuse partout et les fondements d'icelle si larges et spacieux qu'on n'y pouvait trouver de terre ; mais nonobstant toutes leurs remontrances et raisons, Sa Majesté voulut qu'on rendit cette reconnaissance à la valeur de ce brave seigneur qui avait exposé sa vie pour la conservation de ce temple et ordonna qu'on lui dresserait un tombeau de pierre, élevé de trois piés, à côté du grand autel, près la porte du chœur qui régarde la sacristie, où il se veoid encore (1). » Souchet disait cela en 1641. Vingt ans plus tard le mausolée fut enlevé du chœur et transporté dans le cimetière de Saint-Jérôme (2).

Le pavé de la nef principale présente une pente de 1^m 10 depuis l'entrée du chœur jusqu'à la porte royale ; la pente des nefs latérales est pratiquée de telle manière que l'eau jetée au pied du clocher-neuf peut couler presque spontanément tout autour de la nef pour venir enfin se perdre par des évieris qui se voyaient encore à la porte royale avant qu'on eût refait à neuf les marches extérieures, en 1850. L'eau se puisait au puits creusé près du pavillon de l'horloge. Souchet en parle dans sa description de la Cathédrale : « Derrière le clocher-neuf, dit-il, par dehors, entre l'église » et l'horloge, il y a un puits qui servait autrefois pour tirer » de l'eau qu'on faisait entrer dans l'église, par une gargouille, pour la netoier ; étant disposé de façon que l'eau

(1) *Histoire de Chartres*, tome IV, p. 70.

(2) *Histoire de Chartres*, par Doyen, tome II, page 73. — *Histoire de Chartres*, par Chevard, tome II, page 372.

» coulait autour d'icelle et s'en allait puis après, rendre par » de petites goutières ou égouts qui sont à la porte roïale (1). »

Ce grand nettoyage du pavé se faisait deux fois l'an, après les grands pèlerinages du 15 août et du 8 septembre; car de nombreux pèlerins accouraient alors à Chartres de toutes les provinces de la France: beaucoup d'entr'eux couchaient dans la Cathédrale et y laissaient des traces de leur séjour.

Les chanoines essayèrent plus d'une fois de supprimer ce déplorable usage. On lit en effet dans le registre de l'Hôtel-de-Ville, à la date du 11 juillet 1531: « Sur la remontrance » verbale faite par M. Josse, chanoine de Notre-Dame, à ce » que les vagabonds pèlerins et aultres venant en voïage aux » jours de la my-aoust et de la Nativité, en septembre, ne » couchent dorénavant en la dicte église Notre-Dame ainsi » qu'il ont accoutumé faire, pour obvier aux inconvénients, » infections et ordures qu'ils y font; a été répondu par » MM. les Echevins que de leur part, ils feront ce qu'il » appartient et donneront conseil, confort et aide à MM. du » Chapitre. »

Malgré les efforts des Chanoines et des Echevins, l'usage continua: Rouillard, parlant de son pèlerinage du 8 septembre 1608, dit qu'il a vu « gens de tout âge et de tout » sexe qui pernoctaient et couchaient dedans l'église, des- » sous les grottes, dessous les porches et en infinis autres » endroits. » L'abus ne cessa qu'à l'époque du cataclysme de 1793.

Le pavé représente-t-il un symbole, un enseignement moral et allégorique? Nous laissons Durand de Mende répondre à la question: « Le pavé de l'église, dit-il, représente » le fondement de notre foi, le symbole de la vertu d'humili- » lité; il représente aussi la foule du peuple, les pauvres de » Jésus-Christ qui s'humilient en toutes choses, et qui en » raison de leur humilité sont comparés au pavé. De plus, » le pavé qui est foulé aux pieds, figure la multitude qui

(1) *Histoire de Chartres*, tome VI, page 225.

» soutient l'église par ses labeurs (1) ». Durand a emprunté cette dernière phrase à Honorius d'Autun: *Pavimentum quod pedibus calcatur, et vulgus cujus labore ecclesia sustentatur* (2).

L'Église a-t-elle eu l'initiative d'offrir une pensée morale sur le pavé de ses édifices? Nous avons la certitude que les païens pratiquaient cet usage dès l'antiquité. A l'entrée du temple d'Esculape, en Algérie, on lit ces mots dignes de figurer dans une cathédrale: *Bonus intra, melior exi*. C'est surtout au milieu de ces innombrables méandres de leurs mosaïques que nous rencontrons des sentences morales; ces méandres, ces rinceaux, ces entrelacés, ces enroulements, dessinés dans leurs pavages rappelaient les labyrinthes antiques (3).

Les chrétiens imitèrent les païens et, dans une pensée pieuse et symbolique, ils placèrent des labyrinthes sur le pavé de leurs églises. Le plus ancien que l'on connaisse a été découvert en 1843 dans une basilique d'Orléansville, c'est une mosaïque qui date du IV^e siècle, elle porte au centre ces mots: *Sancta ecclesia*; un autre qui date du VI^e siècle se voit à Saint-Vital de Ravenne (4).

On trouve aussi des labyrinthes dans le pavage de quelques églises romanes et ogivales d'Italie et de France. Chez nous, ils ont toujours été assez rares: cinq cathédrales françaises en ont possédé: en tête est le labyrinthe de la cathédrale de Chartres, placé dans la nef principale, entre la deuxième et la cinquième travée, puis ceux de Sens, de Reims, d'Arras

(1) *Rationale*, lib. 1 cap. 7. Cf. Saint Bonaventure. *Expositio in psal.* 118.

(2) *Gemma animæ*, lib. 1, cap. 134.

(3) Les historiens parlent de quatre labyrinthes placés au rang des monuments célèbres: celui d'Égypte, consacré au soleil, Hérodote, Pline, Strabon, en ont laissé la description; celui de Crète, bâti par Dédale, sur le modèle du précédent; celui de Lemnos, consacré à Vulcain et celui d'Italie que Porsenna roi d'Etrurie fit construire pour lui servir de tombeau. C'est pour imiter ces labyrinthes que les Grecs et les Romains en figurèrent parfois sur leurs pavés de mosaïque. L'un de ceux qui ont été découverts à Pompéï porte cette inscription: *Labyrinthus, hîc habitat minotaurus*.

(4) *Annales archéologiques*, tom XVII, page 120.

et d'Amiens. Le labyrinthe de la cathédrale de Chambéry ne date que de 1625 et celui de la salle capitulaire de Bayeux n'est guère plus ancien. C'est donc exagéré de dire que ces labyrinthes étaient autrefois très communs dans les cathédrales (1).

Nos pères ont donné à ces constructions, différentes dénominations : *dédales*, *chemins de Jérusalem*. A Chartres le peuple appelle le labyrinthe *la lieue* parce qu'il est convaincu qu'en suivant tous les détours depuis l'entrée jusqu'au centre et en revenant sur ses pas on a fait une lieue de chemin. Quelques érudits pensent à tort que le labyrinthe se nomme la lieue, parce qu'en suivant à genoux et en récitant les prières prescrites, il faut *une heure* pour accomplir ce pieux pèlerinage ; ce sont des assertions sans preuves (2).

La forme des labyrinthes est aussi variée que leur nom : ceux de la cathédrale de Reims, d'Amiens et d'Arras étaient octogones ainsi que celui de la collégiale de Saint-Quentin (Aisne) qui existe encore ; ceux de Chartres, de Sens et de Bayeux sont circulaires (3). Celui de l'abbatiale de Saint-Bertin à Saint-Omer était carré (4) ; celui de Chambéry est elliptique, celui de Poitiers qui n'est qu'une simple gravure sur pierre forme des méandres fort irréguliers (5).

Quant au labyrinthe de Chartres, il se compose de onze bandes concentriques de pierre blanche, larges de 34 centimètres et séparées l'une de l'autre par une bande de marbre bleu large de 8 centimètres. Toutes ces bandes ont un développement total de 294 mètres ou de 882 pieds et font de

(1) *Texte des monuments français* de Wilmin par Potier. En Italie on ne trouve guère de labyrinthes que dans le pavé des églises paroissiales.

(2) *Mémoire sur le mobilier de Notre-Dame de Reims* par M. Louis, Paris ; *Histoire de la cathédrale de Reims* par M. le chanoine Cerf, tome I^{er}, page 77.

(3) Le labyrinthe de Bayeux a été détruit en 1768. Il était construit en briques et se trouvait au milieu de la salle capitulaire.

(4) On peut voir les figures des labyrinthes de Saint-Quentin et de Saint-Bertin dans les *éléments d'archéologie chrétienne*, tom. II, p. 243

(5) *Histoire de la cathédrale de Poitiers*, t. 1, planche 2, fig. 69.

nombreux détours dans un cercle d'environ 40 mètres de circonférence (1). Notre labyrinthe est le plus grand qui ait été construit jusqu'ici ; on y entre par le côté occidental et l'on arrive au centre après en avoir parcouru tous les détours ; le chemin est indiqué par les bandes blanches.

La pierre centrale portait une grande plaque de cuivre dont les tenons existent encore et dont la silhouette indique d'un côté un quadrupède et de l'autre plusieurs personnages debout. Que représentait cette plaque historiée ? Était-ce un cavalier entrant dans la ville de Jérusalem comme semble le croire M. Raymond Bordeaux (2) ? Était-ce le donateur du labyrinthe comme à Reims et à Amiens (3) ? Ou bien était-ce le Minotaure combattu par Thésée, comme on le voit au centre des labyrinthes païens de Pompeï, de Saltzbourg et autres ?

Il y a quelques années, on croyait généralement, mais à tort, qu'au centre des labyrinthes le Moyen-Age avait fait enterrer l'architecte de l'église. Afin de s'en assurer, des fouilles furent, en janvier 1849, opérées sous la pierre centrale du labyrinthe. Elles ont été poussées jusqu'à cinq mètres de profondeur, elles n'ont amené aucune découverte de tombe, ni d'ossements humains. On n'a trouvé que des fragments de marbre antique de Campan, des tuiles

(1) Relevons ici quelques erreurs. Au tome XVII de ses *Annales archéologiques*, Didron ne donne que *neuf* mètres au lieu de douze et demi au diamètre de notre labyrinthe. Potier, le Nestor des archéologues de Rouen, dit que le labyrinthe n'a que 768 pieds de développement : c'est 882 pieds qu'il fallait dire. Au même endroit il donne mille pas de longueur aux labyrinthes de Sens et d'Amiens qui étaient plus petits que le nôtre. Les labyrinthes italiens ont des dimensions assez exiguës : le plus grand, celui de Saint-Vital à Ravenne, mesure à peine trois mètres et demi de diamètre.

(2) *Procès-verbaux de la Société Archéologique*, tome III, p. 189.

(3) A Amiens on voyait le portrait de l'évêque donateur Evrard et les noms des architectes gravés sur des lames de cuivre incrustées dans la pierre. A Reims c'était la figure d'Albéric de Humbert d'après la tradition ; aux quatre coins il y avait les portraits et les noms de quatre architectes de la cathédrale. *Histoire de la cathédrale de Reims*, tome I, p. 78-80.

romaines à rebord, des marches d'escalier, des pans de mur encore revêtus de leurs enduits, etc. On a aussi recueilli cinq ou six cubes de mosaïque en marbre noir et gris. Faut-il voir dans ces débris les restes de la cathédrale construite sous Constantin par l'évêque Castor? On peut le penser avec quelque raison (1). Faut-il admettre avec M. P. Durand que ces restes appartiennent à des édifices riches et importants?

Afin d'éviter des recherches pénibles peut-être aux archéologues futurs qui demanderont à relever la pierre centrale pour reprendre et développer les fouilles, ajoutons qu'ils trouveront sur sa face interne les deux mots *Élie Dubois*; c'est le nom du marbrier chartrain qui fut chargé de faire les fouilles de 1849 et de remettre toutes choses en place (2).

Quelles pensées symboliques nos pères attachaient-ils aux labyrinthes du pavé de leurs églises? La difficulté de répondre vient de ce qu'aucun écrivain du Moyen-Age n'en a parlé; Alcuin, Raban-Maur, Rémi d'Auxerre, Hugues de Saint-Victor, Honorius d'Autun, Innocent III, saint Bonaventure, Durand de Mende qui ont tant écrit sur le symbolisme, n'en disent mot. Nous allons essayer de suppléer à leur silence.

Constatons d'abord que l'idée symbolique et morale a varié selon les temps et les lieux.

Au IV^e siècle, les chrétiens d'Afrique regardaient le labyrinthe comme un symbole de l'Église où les peuples arrivèrent après les détours et les mille sentiers de l'erreur. Nous en avons la preuve dans l'inscription gravée au centre du labyrinthe d'Orléansville : *Sancta Ecclesia*. Les chrétiens de Ravenne y attachaient la même idée au VI^e siècle.

(1) *Procès-verbaux de la Société archéologique*, t. IV, pages 165 et 166.

(2) A la même époque, par ordre de l'architecte Lassus, M. Élie Dubois opéra d'autres fouilles sur différents points du pavé de la Cathédrale. C'était une opinion générale à Chartres que de riches trésors y avaient été enfouis par les chanoines de 1793. Le peuple soutenait même qu'on devait y trouver les statues des douze Apôtres en or massif. Le résultat des fouilles a été nul, bien qu'on les ait faites sur tous les points où une certaine sonorité du pavé donnait à croire qu'il y avait une cachette.

Au XIII^e et au XIV^e siècle on y voyait une image de l'âme chrétienne qui ne peut échapper aux égarements d'ici-bas sans le fil conducteur de la grâce divine, comme Thésée ne put sortir du labyrinthe de Crète sans le peloton de fil donné par Ariane : c'est ce qui résulte d'une inscription transcrite plus loin et de la présence de Thésée combattant le Minotaure au centre des labyrinthes chrétiens de Pavie et Lucques et peut-être au centre de celui de Chartres. M. Julien Durand dit avec beaucoup de raison : « l'inscription gravée » sur la tranche d'où part l'entrée du labyrinthe de Lucques » fait pressentir que l'Église en empruntant le labyrinthe à » l'antiquité, y avait vu un thème à symbolisme. Comme on » aurait dit au moyen-âge, l'Église a moralisé le labyrinthe » payen. Enfermé dans les avenues inextricables de l'erreur » et du vice, on ne peut en sortir à moins que la grâce ou » une Ariane divine ne nous mette à la main gratuitement » le fil conducteur. » Cette citation est la traduction de la curieuse inscription du labyrinthe de Lucques en trois vers hexamètres léonins.

» *Hic quem Creticus edit Dedalus est Labyrinthus*
» *De quo nullus vadere quivis qui fuit intus*
» *Ni Theseus gratis Arianæ slamine jutus (1).* »

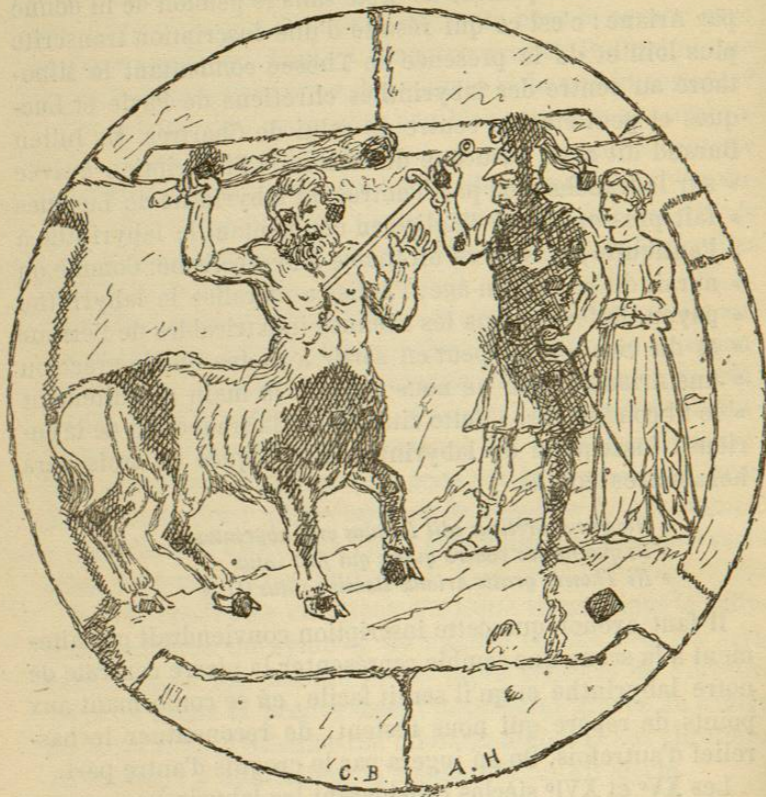
Il faut avouer que cette inscription conviendrait parfaitement à la scène que semble représenter la pierre centrale de notre labyrinthe et qu'il serait facile, en se conformant aux points de repère qui nous restent, de reconstituer le bas-relief d'autrefois. On en jugera par le croquis d'autre part.

Les XV^e et XVI^e siècles considèrent les labyrinthes comme des emblèmes pieux qui rappelaient aux fidèles le pèlerinage de Jérusalem : à Reims il y avait un livre de prières imprimé sous le titre de *Station au chemin de Jérusalem*, faisant allusion au labyrinthe qui se voit dans l'église de Notre-Dame de Reims (2).

(1) *Annales archéologiques*, tome XVIII, page 126.

(2) *Histoire de la Cathédrale de Reims*, tome I^{er}, page 297.

« Il faut voir dans les labyrinthes, dit le chanoine Auber, un moyen de dévotion, une forme spéciale de prières dans



RESTITUTION DE LA FIGURATION DU MINOTAURE D'APRÈS LES TRACES RESTÉES SUR LA PIERRE CENTRALE DU LABYRINTHE

» laquelle le chrétien s'acquittait en esprit du voyage à la Terre-Sainte (1). » « Des indulgences, ajoute Potier, étaient

(1) *Histoire de la Cathédrale de Poitiers*, tome I^{er}, page 297.

» attribuées à ceux qui parcouraient dévotement les détours de ces dédales (1).

Au XVII^e et XVIII^e siècle, dans le Midi de la France, on regardait les labyrinthes comme des images expressives du pèlerinage de cette vie. Une inscription qui existe au Musée de Lyon appelle la vie humaine un labyrinthe : *Me caput aprilis ex hoc rapuit labyrintho*. Une gravure publiée à Lyon en 1700 porte ce titre : « Le labyrinthe spirituel par les divers » détours où l'on remarque la diversité des misères dont la « vie est remplie depuis la chute du premier homme (2). »

De nos jours, quelques archéologues ont attaché aux labyrinthes des significations fort diverses. M. le chanoine Auber y voit une pratique de piété « dans laquelle le chrétien » faisait mémoire du trajet douloureux que subit Notre-Seigneur de la maison de Pilate au Calvaire, » pratique qui lui semble très bien représentée par l'excellente dévotion du Chemin de la Croix (3).

M^{sr} Barbier de Montault se demande si les labyrinthes à cercles concentriques, comme ceux de Chartres, de Sens, de Bayeux et de Sainte-Marie-à-Transtévère à Rome n'offrent pas « quelque allusion à la vie humaine qui aboutit au paradis » figuré comme dans le Dante par des cercles ou divers degrés de béatitude (4). »

Viollet-le-Duc incline à penser qu'ils sont des jeux du maître de l'œuvre de l'Église (5).

Nous devons le dire, à Chartres, dès le XVII^e siècle, la signification mystérieuse des labyrinthes était absolument igno-

(1) *Texte des monuments français. — Description de la Cathédrale de Chartres*, par Gilbert, page 60. — *Bulletin monumental*, t. XIII, p. 199.

(2) *Annales archéologiques*, tome XVII, page 126. Nous ne donnons qu'un court fragment des deux documents. On trouvera aux mêmes annales, tome XIV, page 268, un autre document qui se rapporte à la même idée.

(3) *Histoire de la Cathédrale de Poitiers*, tome I^{er}, page 297.

(4) *Annales archéologiques*, tome XVII, page 127.

(5) *Dictionnaire d'architecture*. V. LABYRINTHE.

rée: le savant Souchet lui-même n'en avait pas la moindre idée. De là cette incroyable phrase sortie de sa plume : « Dans le milieu de la nef, dit-il, il y a un labyrinthe de » plomb que je m'étonne qu'on y aie mis n'étant qu'un » amusement fol, auquel ceux qui n'ont guères à faire per- » dent le temps à tourner et courir durant et hors le ser- » vice divin. Je crois bien que l'ouvrier a voulu montrer son » industrie en cet ouvrage; mais la simplicité de nos an- » ciens a été trop grande de le permettre, ne devant y avoir » en l'église aucune chose qui puisse blesser les yeux ni » contre la bienséance (1). »

Terminons par quelques courtes observations la descrip- tion du sol de la Cathédrale. Nous l'avons déjà dit, le pavage est formé de dalles fort irrégulières, les unes sont fort minces et n'ont qu'une petite superficie, d'autres, en petit nombre, ont de grandes dimensions, par exemple devant les trois portes du chœur, dans le croisillon nord du transept, dans la nef à la sixième travée et près des clochers. Les plus considérables ont été soulevées en 1849, et c'est autour du chœur que l'on a trouvé ces restes précieux du Jubé de saint Louis; ailleurs on n'a rencontré que des gravats. Dans le croisillon sud, sous le collatéral, existe une pierre où l'on a fixé un clou en cuivre; tous les ans à l'époque du solstice d'été beaucoup de curieux s'y donnent rendez-vous à midi pour constater que l'image du soleil y tombe exactement en passant par une petite ouverture pratiquée à dessein dans le vitrail de Saint-Apollinaire. Rappelons encore qu'auprès du labyrinthe, sur le bord occidental de sa circonférence, est une dalle qui portait autrefois un anneau de fer, mais ce qui est encore inexpliqué, comme nous l'avons dit en parlant de la grande voûte, c'est la relation qui peut exister entre cet anneau et la croix de Malte peinte au-dessus. Peut-être avons-nous ici une indication pour nous rappeler que là finissait le narthex et commençait la nef centrale. Enfin, sur plusieurs points,

(1) *Histoire de Chartres*, tome 1^{er}, page 220. Nous nous demandons ce qu'entend le chanoine Souchet par *labyrinthe de plomb*?

surtout au croisillon sud et au bas de la nef, il existe des alignements de dalles dont il nous est impossible de donner la raison.

Autour du chœur, dans la partie curviligne, aux deux déambulatoires, les dalles sont disposées en groupes de forme rayonnante assez réguliers. On remarque que le second déambulatoire, celui qui est contigu aux chapelles absidales, est élevé de deux marches au-dessus du premier; cela tient sans doute à ce que les quatre chapelles ajoutées dans la crypte après l'incendie de 1194 ont leurs voûtes plus élevées que les trois chapelles primitives du XII^e siècle.

Il y a deux cents ans, les chanoines s'applaudissaient d'avoir dégagé la cathédrale en supprimant les autels qui étaient appuyés aux colonnes, ils trouvaient que « la nef en » était plus belle, et que l'église paraissait plus auguste et » plus majestueuse (1). » Qu'auraient-ils dit s'ils l'avaient vue obstruée de chaises, de bancs et de vulgaires barrières en bois élevées dans un but fiscal! Passe encore pour les chaises, et même pourrait-on, comme cela s'est fait, les grouper les unes sur les autres en deux ou trois points de la nef quand il n'y a pas d'offices publics; mais pour les balustrades, elles font le plus mauvais effet. Nous n'ignorons pas que les fabriques des églises doivent, depuis qu'on les a dépouillées de leurs ressources, s'ingénier pour trouver les moyens de subvenir aux frais de leur culte. Mais ne pourraient-elles pas inventer autre chose que ces barrières à peine dégrossies et qui de plus empêchent les pauvres d'approcher de la chaire pour entendre la parole de Dieu?... L'illustre comte de Montalembert avait raison de dire : « Oui, je déteste les églises » où le pauvre ne peut pénétrer librement jusqu'au pied » même de l'autel, où il y a tant de balustrades et d'enceintes » réservées que les pauvres restent debout à la porte ou à » l'entrée de l'église, comme autrefois les pénitents pu- » blics (2). »

(1) Voir le 1^{er} volume de la *Monographie*, page 190.

(2) *Discours à la séance du 26 juillet 1847*. Chambre des Pairs.

Une autorité plus grave fait aussi des vœux pour que les barrières disparaissent des temples catholiques (1). « Que » l'église soit la maison des pauvres; que toutes les barrières » s'ouvrent devant eux. Laissons-les se confondre avec les » autres fidèles. Qu'ils se trouvent réellement au milieu d'une » réunion de frères. Que rien ne les fasse rougir de leur pauvreté! Les pauvres sont les créanciers, jamais les débiteurs » de l'Église. Il faut leur donner toujours, selon les ressources, et jamais ne leur demander. S'il est vrai que l'entretien du culte et de ses ministres est à la charge du peuple » fidèle, il ne l'est pas moins que les pauvres doivent avoir » sur ce point les plus complètes immunités. »

Toutefois, il y a des circonstances où tout ce qui peut choquer la vue semble disparaître; dans nos grandes solennités, quand les multitudes affluent dans notre sanctuaire, rien n'est plus beau que cette vaste enceinte où dominent les ministres de Dieu et où se pressent des milliers de fidèles. Notre génération n'oubliera jamais les célèbres prédications de l'abbé Combalot en 1847 où les auditeurs trouvaient à peine place pour se tenir debout, ni le sacre de M^{gr} Pie, évêque nommé de Poitiers en 1849; ni les funérailles de M^{gr} de Montals, l'Athanase de notre siècle, ni toutes ces grandes solennités qui eurent lieu depuis 1855, pendant vingt ans, sous l'épiscopat de M^{gr} Regnault.

Jamais la nef de notre cathédrale ne parut plus complète que dans ces circonstances solennelles. Nos grands monuments gothiques appellent les grandes foules; leurs vastes enceintes ont été construites pour les abriter; c'est surtout alors que l'assistance est digne de la nef et le tableau conforme à l'encadrement.

(1) *Lettre synodale du Concile de Paris*. Octobre 1849, page 85.

CHAPITRE QUATRIÈME

Le Mobilier.

LE mobilier de la Cathédrale est loin d'être en rapport avec la somptuosité de l'édifice : un double vandalisme a marqué chez nous son passage ; vandalisme destructeur des révolutionnaires et vandalisme restaurateur de ceux qui ont voulu faire de la décoration. C'est là qu'il est permis de se demander comment ceux qui de tout temps devaient être les conservateurs de nos monuments religieux et les ordonnateurs intelligents de leur décoration, ont pu se rendre complices du goût détestable que des artistes dégénérés et sans foi y ont introduit?

Grâce au ciel, une ère nouvelle n'a pas tardé à luire après cette période qui suivit nos malheurs du dernier siècle. Le clergé français, forcé d'aller au plus pressé, n'eut pas d'abord la facilité de s'appliquer aux questions d'art, mais aujourd'hui, comprenant qu'il est nécessaire de diriger l'impulsion que la science archéologique donne à l'art chrétien, plusieurs évêques de France ont créé des cours d'archéologie dans leurs Séminaires. Les effets de cette sage mesure ne tardèrent pas à se manifester dans la restauration de nos édifices religieux et nous ramenèrent aux vrais types de l'art catholique. Nous ne sommes plus à l'époque où M. de Montalembert se disait avec une profonde douleur : « le clergé a été trop indifférent » à la renaissance ou à l'existence de l'élément chrétien dans » l'art (1). »

Avouons cependant que le clergé allemand et anglais a beaucoup devancé le clergé de France dans ce retour aux principes de l'art religieux; citons encore M. de Montalembert. « Un abîme sépare la France de l'Allemagne sous le

(1) *Du Vandalisme...* page 590.